

Après une assez longue entrevue, la marchande à la toilette se retira.

Elle emportait son carton vide, et mademoiselle Mariette constatait avec plaisir que sa bourse ne s'était point allégée au contraire.

Un matin de la semaine suivante, le courrier apportait à Croix-Dieu une lettre ainsi conçue :

“J'ai trouvé. Les compères sont de premier choix et tiendront leur emploi d'une façon supérieure. Il ne s'agit plus que de guetter l'occasion, ou de la faire naître. Un rendez-vous au notaire de Boissy-Saint-Léger, S. V. P., afin de s'entendre à ce sujet.”

“X. Y. Z.”

—Enfin ! murmura le baron, et il écrivit immédiatement, sous le couvert de mademoiselle Anita, pour donner à Sarriol le rendez-vous demandé.

Dans la même matinée, vers les onze heures et demie, au moment où Philippe venait de déjeuner et se préparait à sortir, son valet de chambre l'avertit qu'une petite dame, voilée soigneusement et disant venir du faubourg Saint-Honoré, demandait à lui parler sans retard.

—Introduisez cette personne à l'instant, dit Croix-Dieu.

Presque aussitôt la petite dame fit son entrée, salua d'une façon qui n'était point du tout gauche et attendit sans dire un mot que le valet de chambre fût sorti.

La visiteuse était de taille moyenne, d'une tournure élégante, vêtue de soie noire, bien gantée, bien chaussée et, quand elle releva son voile, elle découvrit une figure piquante, éclairée par deux grands yeux noirs, hypocrites et sournois.

En même temps elle dessinait un révérence presque moqueuse, accompagnée d'un bon sourire.

—Vous êtes mademoiselle Mariette, n'est-ce pas ? fit Croix-Dieu en lui rendant le salut et le sourire.

—Tout au service de monsieur le baron.

—Je suis enchantée de vous voir, mademoiselle.

—Et moi je suis ravie que monsieur le baron soit enchanté.

—Allons droit au fait, j'attends, dit Croix-Dieu.

—Moi au-si...répliqua Mariette.

—C'est juste. J'oubliais.

—Monsieur le baron n'en a pas le droit, car, d'après les conventions arrêtées en son nom, ma mémoire se règlera sur la sienne.

—Vous avez de l'esprit, mademoiselle Mariette !

—Il le faut, monsieur le baron, c'est mon petit capital et je compte sur les intérêts.

Croix-Dieu, tout en riant, ouvrit son portefeuille, y prit un billet de banque et le mit dans la main de la camériste.

—Me voilà bien en règle, n'est-ce pas ? dit-il.

—C'est parfait, et je me sens désormais capable de mériter et d'obtenir un premier prix de mémoire ! Si monsieur le baron veut me questionner, je suis prête à répondre.

—Vous questionner ? A quoi bon ? puisque vous êtes au fait de ce que je desirais connaître ? Racontez, tout simplement.

—Je ferai mieux. Un récit, bien souvent, peu manquant de clarté. On risque, en outre, quand on parle, d'oublier certains détails importants. J'ai ma note.

—Votre note ? répéta Croix-Dieu.

—Une sorte de memorandum, écrit au jour le jour.

—Mais c'est très-intelligent, cela ! Donnez-moi le memorandum...

—Le voici.

Mademoiselle Mariette exhiba un papier plié en huit, délicatement inséré entre deux boutonniers de son corsage et le tendit à Philippe.

—Voyons un peu, murmura ce dernier en défriplant la feuille. Peste ! il y en a long !

—Ah ! monsieur le baron, c'est un joli travail... exact... détaillé, rien n'y manque ! Vous en avez pour votre argent.

—J'en suis, d'avance, absolument certain.

—Chose promise, chose due. C'est que je suis une honnête fille, voyez-vous !

—Qui se permettrait d'en douter ? demanda Philippe avec un sérieux comique.

Il entama la lecture du rapport écrit par la camériste sur du papier glacé et parfumé, portant dans l'un des angles deux initiales timbrées d'une couronne de vicomte, et manifestement emprunté à la papeterie de Germaine.

Mais, après avoir lu ou plutôt épilé les premières lignes, il s'arrêta.

—Lisez-moi vous-même ce précieux document, je m'appête à le savourer.

—C'est facile...

Et mademoiselle Mariette lut tout haut :

“*Jeudi quatre heures dix minutes.* Madame la vicomtesse a donné l'ordre, ce matin, de ne recevoir personne. Elle m'envoie demander au valet de pied de service la liste des visiteurs qui se sont présentés à l'hôtel. Je rapporte à madame une dizaine de cartes. Elle les regarde avec distraction, sauf l'une d'elle qu'elle conserve dans sa main pendant près d'une minute.

“ Cette carte est moins grande que les autres, il y a un écusson au-dessus du nom. Je la reconnaitrai facilement.

“*Sept heures.* Madame vient de se mettre à table avec M. le vicomte, il n'y a personne à dîner. J'entre dans le salon et je passe en revue les cartes jetées au hasard dans un plat de Chine.

“ La plus petite est celle d'un beau jeune homme qui est venu au printemps à Grandlieu, qui a diné à l'hôtel le surlendemain de notre retour à Paris, et une fois depuis, M. le marquis André de San Rémo.

“ Je ne m'étais point aperçue, à la campagne non plus qu'ici, que M. de San-Rémo fit la cour à madame, mais je soupçonne qu'il y a quelque chose et je veillerai.

“*Onze heures et demie.* Madame n'a pas voulu sortir. M. le vicomte est allé au cercle. Je viens de déshabiller madame.— Elle avait les yeux rouges et semblait fort triste. Je jurerais qu'elle a pleuré. Elle est très-bonne pour moi d'habitude, et presque familière. Ce soir, elle ne m'a pas une seule fois adressé la parole. C'est si capricieux, les maîtres !

“*Vendredi, deux heures.* Madame est dans le jardin. Elle ne me semble plus triste comme hier, mais agitée, nerveuse, on croirait qu'elle a la fièvre. De l'une des fenêtres de la chambre à coucher, je la suis des yeux. Elle se dirige vers la grille couverte de lierre qui ferme le jardin du côté des Champs-Élysées. Elle s'arrête. Elle regarde autour d'elle. Elle soulève le lierre et retire de cette cachette improvisée quelque chose que je ne peux distinguer. Quoi donc ?

“ Madame monte rapidement l'escalier rustique du kiosque dont je vois l'intérieur depuis la fenêtre. Je prends sur la cheminée une jumelle de spectacle et je regarde. Madame tient une lettre et la lit. Je devine maintenant ce qu'elle a retiré du lierre.

“ Sa lecture dure longtemps. Quand elle a fini, elle recommence, puis elle remet le papier dans l'enveloppe qu'elle plie en deux et qu'elle glisse sous les dentelles de son corsage. Elle quitte ensuite le kiosque et reprend lentement le chemin de l'hôtel.

“ Je me cache dans le cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher. Si madame m'y surprend, il me sera facile d'expliquer ma présence.”

XIV

“ Je n'étais pas cachée depuis trois minutes quand ma maîtresse rentra chez elle.

“ J'avais eu soin de ne me placer de façon à ne rien perdre, par l'entrebaillement de la porte, des moindres mouvements de madame.

“ D'abord, et pendant un instant, elle demeura immobile et comme indécise, la tête un peu penchée, la main appuyée sur le côté de son corsage. Il me semblait, dans le grand silence, entendre battre son cœur dans sa main.

“ Tout à coup elle releva brusquement la tête et, se diri-